

5806
bibl. c. r. a
Hubaux ?

Tp 154m/13

MÉLANGES PAUL THOMAS

RECUEIL DE MÉMOIRES
CONCERNANT
LA PHILOGIE CLASSIQUE



DÉDIÉ A

PAUL THOMAS

PROFESSEUR ÉMÉRITE ET ANCIEN RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE GAND
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

SÉNÈQUE ET CALPURNIUS SICULUS

PAR

J. HUBAUX.

BRUGES
IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE
35, RUE DU TRAM
1930

154m/13
Tp



072888





SÉNÈQUE ET CALPURNIUS SICULUS

PAR

J. HUBAUX.

La poésie de circonstance est le pain quotidien des poètes pauvres.
P. Thomas, *La littérature latine*, p. 189.

Une intéressante et profitable controverse s'est ouverte récemment au sujet de la date du *De Clementia* de Sénèque.

Jusque dans ces dernières années, la plupart des éditeurs et commentateurs de ce traité admettaient qu'il avait été composé en 56 après Jésus-Christ, dans le courant de la deuxième année du règne de Néron. De la sorte, ce plaidoyer en faveur de la mansuétude, qui s'ouvre par des éloges hyperboliques à l'adresse du très clément Néron, paraît bien avoir été offert au jeune César au moment où il venait de se débarrasser, on sait comment, de Britannicus. Comme ce bref et sombre drame de palais a inspiré à Tacite et à Racine des traits qui s'imposent à toutes les mémoires, il se fait que l'empoisonnement de Britannicus par Néron qui, au dire de Tacite, fut admis comme un acte à peu près inévitable et presque normal par la grande majorité des contemporains ¹, nous apparaît,

1. Tacite, *Ann.* XIII, 17 : « ... facinus cui plerique etiam hominum ignoscebant, antiquas fratrum discordias et insociabile regnum aestimantes. » Il n'est pas impossible qu'en écrivant son *Thyeste*, Sénèque songeait à faire écho à ces conversations où étaient évoquées les *antiquas fratrum discordias*.

à nous modernes, comme un des plus noirs forfaits de l'histoire.

Désireux de soustraire Sénèque au reproche de s'être prêté à une criminelle comédie en célébrant la douceur et la clémence de celui qui venait de recourir au fratricide pour assurer son trône, M. Préchac a tenté d'établir que le *De Clementia* avait été composé antérieurement à la mort de Britannicus¹. D'après M. Préchac, le but de l'ouvrage est précisément de détourner Néron de son sinistre projet.

M. Faider, éditant à son tour le *Discours sur la Clémence*, a montré, par un raisonnement que je tiens pour irréfutable, que le traité ne pouvait en aucune manière avoir été conçu dans cette intention, et proposé d'en revenir à la date traditionnellé de 56 après Jésus-Christ².

Enfin, M. Herrmann, dans un ingénieux et substantiel article intitulé « La date du *De Clementia* »³ vient de proposer la date de 58; et s'est efforcé d'établir que l'ouvrage est écrit « afin d'éviter qu'au meurtre de Britannicus ne viennent s'ajouter un jour ceux de Plautus et de Sylla, sans parler de celui d'Agrippine »⁴.

Aucun philologue, à ma connaissance, n'a pensé jusqu'ici à faire état du témoignage indirect qu'apportent à l'étude de ce problème les Églogues de Calpurnius Siculus. En particulier, entre la première de ces Églogues et le *De Clementia*, on peut relever des rapports de pensée et d'expression qui me paraissent assez nombreux et assez importants pour qu'on ne doive pas les expliquer comme des rencontres fortuites : l'un des deux auteurs s'est inspiré de l'autre.

1. R. Préchac, *La date du De Clementia de Sénèque*. C.-R. Acad. Inscr. et Belles-Lettres, 1913, pp. 385 sqq.; *Sénèque, De Clementia*, Paris, Les Belles-Lettres, 1921, préface.

2. P. Faider, *Sénèque, De la Clémence*, première partie, Gand, 1928, p. 8.

3. L. Herrmann, *La date du De Clementia*, dans la *Rev. des Et. lat.*, VII, 1929, pp. 94 sqq.

4. Herrmann, p. 103.

Or, la première Églogue de Calpurnius est considérée comme datée. Les philologues et les historiens de la poésie latine sont aujourd'hui d'accord pour admettre que ce poème a été écrit dès la première année du règne de Néron, c'est-à-dire en 55 après Jésus-Christ¹.

Ce fait constituerait une sérieuse objection, non seulement à la théorie de M. Herrmann, qui date le *De Clementia* de 58, mais encore à la théorie généralement admise, et reprise par M. Faider, proposant la date de 56 pour la publication du « traité de la Clémence ».

Car, si l'Églogue I de Calpurnius est antérieure à cet ouvrage, il faut admettre que Sénèque s'est inspiré à plusieurs reprises, dans cette œuvre importante et destinée à l'Empereur, du médiocre et banal travail d'un poète sans renom, qui avoue, à la fin de son poème, qu'il n'est même pas reçu à la cour et qu'il doit compter sur l'entremise d'un Mécène au petit pied pour que ses flatteries parviennent aux oreilles de Néron. Seul, M. Préchac pourrait penser à trouver dans les rapprochements qu'on va lire une confirmation de sa thèse, car si l'on admettait que le *De Clementia* est du début de 55, on pourrait conclure que c'est Calpurnius qui s'en est inspiré dans son Églogue I.

Mais le problème ne doit pas se limiter aux seuls rapports de ce poème avec le *De Clementia* : une bonne partie de l'œuvre de Sénèque est en cause et, à plusieurs reprises, celle de Lucain, si bien qu'il faut croire que, si l'Églogue I de Calpurnius date réellement des débuts du règne, elle a exercé sur la littérature contemporaine une influence dont on ne l'eût guère jugée digne en la lisant.

* * *

La partie la plus intéressante de cette Bucolique est le

1. Voy. F. Plessis, *La poésie latine*, p. 515; M. Schanz, *Römische Literaturgeschichte*, II, 2 (1913), p. 92; H. de la Ville de Mirmont, dans la *Rev. des Et. anc.*, XVI, 1914, p. 50; Clementina Chiavola, *Della vita e dell'opera di Tito Calpurnio Siculo*, Ragusa, 1921, p. 7.

vaticinium Fauni, dans lequel sont décrites toutes les félicités que réserve à l'empire et à l'univers tout entier le jeune dieu qui régit les peuples. Mais il importe de rappeler comment Calpurnius a introduit ce développement dans le cadre d'une Églogue dialoguée.

Dans toutes les éditions, l'Églogue I commence par trois vers qui décrivent une scène de vendange : « L'été à son déclin ne modère pas encore les chevaux du Soleil, quoique les pressoirs s'appesantissent sur les raisins mûrs, et qu'on entende bouillonner sourdement le vin doux dans la cuve écumante. »

Dans un article intitulé *Le vers initial des Eglogues, contribution à l'histoire du texte des Bucoliques latins* (*Rev. belge de philol. et d'hist.*, VI, 1927, pp. 603 sqq.), j'ai dit les raisons pour lesquelles j'estime que ces trois vers n'appartiennent pas à l'Églogue I, mais à un poème qui, dans le recueil complet de Calpurnius, précédait l'actuelle Églogue I, laquelle, d'après moi, ne commence en réalité qu'au vers 4 :

Corydon. Cernis ut, ecce, pater quas tradidit, Ornyte, vaccae...

Comme cette décapitation va avoir beaucoup d'importance pour la suite de cet exposé, je résume ici les raisons pour lesquelles je la crois nécessaire :

1^o Chez les quatre poètes bucoliques latins, toutes les Églogues — il y en a vingt-trois — commencent par un vers contenant un ou plusieurs noms propres appartenant à la tradition pastorale. Un seul poème fait exception à cette loi, c'est l'Églogue I de Calpurnius, à moins qu'on n'admette qu'elle commence au vers 4, lequel constitue un début classique d'Églogue dialoguée.

2^o Ni les manuscrits ni les éditeurs ne savent trop à quel interlocuteur ils doivent attribuer les trois vers décrivant le pressage des raisins.

3^o Si l'on tient ces trois vers pour l'exposition de l'Églo-

gue I, il faut reprocher au poète une grave contradiction dans la description des circonstances de lieu. En effet, dans ces trois vers, nous apprenons que quelqu'un (on ne nous dit ni qui il est, ni à qui il s'adresse), voit les pressoirs broyer les grappes, et entend le vin bouillonner dans les cuves. Il est donc dans les environs d'un vignoble et non loin d'une *villa*. Mais, dans les vers suivants, nous voyons que la scène se passe à la lisière d'un bois, où deux frères, Corydon et Ornytus, sont occupés à garder leurs vaches : « Tiens, vois-tu, Ornytus, comme les vaches que nous a confiées notre père sont étendues tout à leur aise sous les genets hérissés? Et nous, pourquoi ne nous mettons-nous pas, également, à l'abri des fourrés tout proches? » Voilà, d'après moi, le vrai début de l'Églogue I.

Ornytus ne répond rien au sujet du pressage des raisins, pour la simple raison que personne ne lui en a parlé. « Entrons plutôt, dit-il, en plein bois; il y a là une grotte du dieu Faunus et un endroit où règne une délicieuse fraîcheur. » Mais, au moment où les pâtres arrivent dans le bois de Faunus, Ornytus pousse un cri de surprise (v. 20). Sur le hêtre sacré, il y a une inscription en vers. Elle vient à peine d'être gravée dans l'écorce de l'arbre, car les lettres en sont encore humides et vertes (v. 22). Suit un long et curieux morceau, qui débute par une apostrophe aux bergers : le dieu Faunus leur prédit, ainsi d'ailleurs qu'à tout l'univers, que la paix et la tranquillité vont être assurées. Puis, après ce dernier sacrifice à la convention pastorale, le poète en vient, enfin, à la partie essentielle de son Églogue (v. 42 à 88). J'en donne ici une traduction dans laquelle je m'efforce de suivre vers par vers la pensée de l'auteur. La numérotation des vers est donc la même dans ma traduction que dans le texte latin, et je signale en note de nombreux *loci similes* qu'il va falloir expliquer¹ :

1. Le texte que je traduis est celui de l'édition de C. Giarratano, *Calpurnii et*

- 42 Voici qu'avec la Paix va régner l'Age d'or¹
 Et que Thémis, sortant de ses haillons sordides²,
 Revient vers nous, tandis que les siècles heureux
- 45 Suivent l'adolescent éloquent et vainqueur.
 Tant que ce dieu régit l'univers, on verra
 Bellone, désarmée et les mains enchaînées³,
 Ensanglanter ses flancs de ses propres morsures⁴;
 Après avoir semé tant de guerres civiles,
- 50 Elle va se combattre elle-même⁵. Et toi, Rome,
 Tu ne pleureras plus, désormais, des Philippes⁶,
 Et ne fêteras plus, captive, tes triomphes⁷.
 Tous les Combats seront plongés dans le Tartare
 Et ne sortiront plus de ses sombres cachots.
 La blanche Paix sur nous va régner, non la paix
- 55 Trompeuse qui, souvent, sans guerre déclarée,
 Sans aller réveiller l'ennemi du dehors,
 Armait d'un fer caché les Discordes publiques.
 Ces faux-semblants se sont dissipés⁸ : la Clémence
 L'a voulu, détruisant les glaives insensés⁹.
- 60 Le Sénat, désormais ne devra plus offrir
 Ses membres enchaînés aux bourreaux¹⁰. La curie
 Ne sera plus déserte au profit des prisons.
 Le calme va régner : plus de fers dégainés !

Nemesiani Bucolica, Turin, 1924 (*Corpus scriptorum Latinorum Paravianum*, n° 44) pp. 4 sq. L'édition de H. Schenkl (Leipzig, 1885), qui est accompagnée de renvois aux auteurs contemporains ou antérieurs, ne m'est pas accessible, non plus que l'étude de G. Ferrara, *Calpurnio Siculo et il panegirico a Calpurnio Pisone*, Pavie, 1905, que je ne connais que par des comptes rendus.

1. Sénèque, *Lud.* IV, v. 9 : *Aurea formoso descendunt saecula filo.*
2. *Squalore situque posito*, Calpurnius; cfr Sénèque, *De Clem.*, I, 4, *Legibus quas ex situ ac tenebris in lucem evocavi.*
3. *Dabit impia victas Post tergum Bellona manus*, Calpurnius; cfr Sénèque, *Troad.*, v. 152 : *manus posterga dabit*; *Phoen.*, v. 577 : *palmas victa postergum datas.*
4. *In sua vesanos torquebit viscera morsus*, Calpurnius; cfr Lucain, I, 3 : *In sua victrici conversum viscera dextra.*
5. *Secum bella geret*, Calpurnius; cfr Sénèque, *Herc. fur.* 85 : *Bella iam secum gerat.*
6. Cfr Virgile, *Georg.* I, 487, la comète qui annonce la bataille de Philippes.
7. Cfr Lucain, I, 12 : *Bella geri placuit nullos habitura triumphos.*
8. Cfr Lucain, III, 71 : *Agmina victor Non armata trabens, sed pacis habentia vultum.*
9. *Insanos Clementia contudit enses*, Calpurnius, v. 59; *plena quies aderit... stricti nescia ferri*, v. 63; cfr Sénèque, *De Clem.*, I, 2 : *haec tot milia gladiatorum quae Pax mea comprimit*; I, 3 : *Conditum, immo constrictum apud me ferrum est.*
10. Cfr Sénèque, *Lud.* X-XI; XIV, rappelant les mauvais traitements infligés par Claude à de nombreux sénateurs. Voy. P. Faider, édit. du *De Clementia*, p. 43.

- Nous verrons revenir Saturne et ses bienfaits
- 65 Nous verrons revenir Numa qui, le premier,
 Nous enseigna la paix, ordonnant aux trompettes,
 Naguère encor vibrant aux camps de Romulus,
 De sonner aux autels, et non plus aux combats ¹.
 Et ce ne seront plus des honneurs illusoires
- 70 Ni des faisceaux sans hache ou de vains tribunaux
 Que le consul aura, mais, les Lois ramenées ²,
 Le Droit va revenir, triomphant, au forum.
 Et notre dieu, meilleur, guérira tous nos maux.
 Qu'exultent maintenant les races du Midi
- 75 Les habitants du Nord, et ceux de l'Orient
 Comme ceux du Couchant, et même ceux des cieux !
 Voyez-vous comme, au ciel, depuis déjà vingt nuits,
 Brille d'un calme éclat la comète nouvelle?
 Comme elle est radieuse et sans nulle blessure?
- 80 Est-il sanglant, le feu que ses rayons projettent
 Ou tombe-t-il des cieux comme une pluie de sang?
 Certes, elle était tout autre en ces heures funestes
 Où la mort de César ralluma nos discordes.
 C'est qu'en effet, le dieu, de ses bras tout-puissants
- 85 Va supporter le poids de l'univers romain ³
 Si ferme que nul bruit n'ébranlera le monde
 Et qu'il ne deviendra, pour Rome, un dieu pénate
 Que lorsqu'elle aura vu des couchants à l'aurore ⁴.

Je rendrai compte plus bas de la traduction des derniers vers. Comme on le voit par les rapprochements que j'ai rappelés et par ceux que je propose ici pour la première fois — notamment avec le *De Clementia* — ce *vaticinium* de Calpurnius, s'il a vraiment été écrit au début du règne,

Pour l'expression : Calpurnius, v. 60 : *Nulla catenati feralis pompa senatus*; Lucain, VIII, 733 : *feralis pompa*.

1. Tout ce développement reprend les motifs de l'Énéide, VI, 792.

2. Cfr Sénèque, *De Clem.*, I, 4 : *Legibus quas... in lucem evocavi*.

3. *Romanae pondera molis*, Calpurnius; cfr Ovide, *Metam.*, XV, 1 : *tantae pondera molis*.

4. *Nec prius... defunctos Roma penates Censeat, occasus nisi cum respexerit ortus*, Calpurnius; comparer Sénèque, *Thyest.* 813 : *Solitae mundi periere vices? Nihil occasus, nihil ortus erit?* et surtout *Herc. Oet.*, 335 : *ante ab occasu dies Nascetur... quam... et Herc. Fur.*, 374 : *prius extinguet ortus, referet occasus dies*.

a été abondamment exploité par Sénèque dans tous les ouvrages que ce dernier a composés postérieurement à l'an 55. Cette constatation rend singulièrement complexe la question des rapports entre Sénèque et Calpurnius, car pour un autre poème de celui-ci, sa quatrième Bucolique, nous avons, cette fois, la preuve que c'est Calpurnius, qui s'est inspiré de Sénèque.

Il faudrait citer ici tout le morceau de trente-deux vers dans lequel Sénèque décrit (*Lud.*, 4), les Parques tissant la destinée du jeune Empereur et Apollon leur chantant, pour les encourager, une sorte d'hymne prophétique :

... mutatur vilis pretioso lana metallo
aurea formoso descendunt saecula filo,
vincunt Tithoni, vincunt et Nestoris annos.
... « ne demite, Parcae »,
Phoebus ait, « vincat mortalis tempora vitae,
ille mihi similis vultu similisque decore. »

« De pareils propos créent aujourd'hui une impression de malaise », écrit M. Faider, qui commente fort judicieusement ce passage du *Ludus*¹. Mais, sans parler de Lucain, qui développe, lui aussi, ces thèmes extravagants (*Phars.*, I, v. 33-66), Calpurnius, contemporain de Néron, n'a certes éprouvé aucun malaise en lisant ces vers de Sénèque. Il s'est, au contraire, empressé d'en faire son profit, dans sa quatrième Bucolique. Corydon, qui vient de poursuivre au cours d'un long tournoi amébee une interminable comparaison entre Néron et Apollon, finit par composer ainsi son dernier couplet (v. 137) :

di, precor, hunc iuvenem quem vos (neque fallor) ab ipso
aethere misistis, post longa reducite vitae
tempora, vel potius mortale resolvite pensum
et date perpetuo caelestia fila metallo.

1. Edit. du *De Clem.*, p. 42.

L'Apokolokyntose ne peut avoir vu le jour que fort peu de temps après la mort de Claude, tandis que la quatrième Églogue calpurnienne suppose que Néron règne déjà depuis un certain temps. Il n'est donc pas douteux que, dans ce cas, l'emprunteur soit Calpurnius.

Ici apparaît la nécessité de vérifier les calculs par lesquels les philologues sont arrivés à dater la première Églogue calpurnienne de l'an 55 après Jésus-Christ. C'est bien de calculs qu'il s'agit.

* * *

Sarpe, le premier, a vu que les Églogues de Calpurnius Siculus appartenaient au temps de Néron¹, mais cette thèse n'a été adoptée par les historiens de la littérature latine, qu'après avoir été reprise et confirmée au moyen d'arguments nouveaux par Haupt, dans un mémoire qui fait encore autorité². C'est dans la première Églogue, précisément, que se trouve un des principaux points de repère : la Comète dont parle Calpurnius. Ce poème, comme l'écrit M^{lle} Chiavola, le plus récent des biographes de Calpurnius, est « punto di maggior riferimento dell'intera opera calpurniana³. » Et voici comment M^{lle} Chiavola présente cette donnée : « Dans la première Églogue (v. 77-79), il est question d'une comète qui, déjà, brille depuis vingt nuits dans le ciel : c'est la comète qui apparut en octobre 54, peu après (*poco dopo*) la mort de Claude, au commencement du règne de Néron. Ces circonstances concordent admirablement avec le fait que, dans l'Églogue, le poète décrit la vendange (laquelle tombe précisément à la fin de l'été et au commencement de l'automne), et annonce que l'âge d'or va revenir, grâce à l'avènement

1. G. Sarpe, *Quaestiones philologicae*, Progr. Rostock, 1819.

2. M. Haupt, *De carminibus bucolicis Calpurnii et Nemesiani*, Opusc. I, p. 358.

3. Clementina Chiovola, *Della vita e dell'opera di Tito Calpurnio Siculo*, Ragusa, 1921, p. 7.

au trône du jeune dieu, dont le règne s'annonce plein de félicité (allusion évidente à Néron).» En note, l'auteur renvoie aux textes suivants, en indiquant d'ailleurs qu'elle emprunte toutes ces citations à l'ouvrage (actuellement épuisé) de son compatriote, M. Ferrara : *Calpurnio Siculo e il Panegirico a Calpurnio Pisone*, p. 17 : Pline, *Nat. Hist.*, II, 26; Suétone, *Claud.*, 46; Dion Cassius, X, 35; Sénèque, *Nat. quaest.*, VII, 17, 21.

Cet exposé a du moins le mérite d'être clair : il résume avec netteté les conclusions des savants qui, avant Mademoiselle Chiavola, se sont occupés de la date de l'Églogue I de Calpurnius. Or, si l'on se rapporte aux auteurs anciens ainsi pris à témoin, et si l'on replace ces témoignages dans leurs contextes, on est amené, non sans quelque surprise, à faire les constatations suivantes :

1^o Aucune source ancienne ne parle d'une comète qui aurait brillé au début du règne de Néron, ni en la présentant comme une comète distincte de celle de Claude, ni en l'identifiant avec celle-ci.

2^o L'Églogue I, les trois premiers vers étant exclus comme on l'a vu plus haut, ne décrit en aucune façon la vendange ni la fin de l'été, mais le milieu de l'été.

3^o Calpurnius, dans son Églogue I, ne dit nulle part que Néron vient de monter sur le trône, et rien, dans ce poème, n'est de nature à nous faire croire qu'il a été écrit tout au début du règne. Je vais développer ces trois points successivement.

Le témoignage de Pline a fait l'objet d'une discussion entre MM. Garnett et Postgate. Le premier a tenté d'identifier la comète dont parle Calpurnius avec celle que mentionnent les Annales chinoises pour l'année 238 après Jésus-Christ, et qu'on aurait vue à Rome au début du règne de Gordien. Entre autres arguments à l'appui de cette théorie, M. Garnett faisait observer que la description de la comète telle qu'on la lit chez Calpurnius n'est guère

conforme à celle qu'en fait Pline. Celui-ci, tout au rebours du poète, décrit une apparition effrayante, donc, concluait M. Garnett, la comète dépeinte par Calpurnius n'est pas la comète de Claude¹.

Pour réfuter cet argument, M. Postgate cite² le texte de Pline, qui contient, comme on va le voir, la solution du problème qui nous occupe : Pline, *Nat. Hist.*, II, 92 : *Cometes numquam in occasura parte caeli est, terrificum magna ex parte sidus atque non leviter piatum, ut civili motu Octavio consule, iterumque Pompei et Caesaris bello, in nostro vero aevo circa veneficium quo Claudius Caesar imperium reliquit Domitio Neroni, ac deinde principatu eius adsiduum prope ac saevum.* M. Postgate fait observer fort justement que Pline, qui connaît les événements ultérieurs juge la comète tout autrement que Calpurnius, contemporain de Néron : il a pu, par conséquent, appeler *terrificum* un présage que Calpurnius avait paré des couleurs les plus favorables.

Mais ni M. Postgate, ni M. Garnett, ni, après eux, M^{lle} Chiavola ne paraissent avoir compris que, lorsqu'il en vient aux phénomènes de son temps (*in nostro aevo*), Pline parle de deux comètes différentes, l'une sous Claude et l'autre sous Néron; il les distingue suffisamment l'une de l'autre par les mots *ac deinde principatu eius*. A vrai dire, comme il arrive trop souvent, Pline n'est guère précis, et ce passage, s'il était notre unique source d'information, pourrait prêter à d'épineuses controverses. Fort heureusement, il est éclairé autant qu'on peut le souhaiter par les textes qu'on va lire³.

D'abord les textes des historiens : Dion Cassius ne parle nulle part d'une comète qui pourrait porter le nom de Claudio-Néronienne imaginé par M. Postgate (p. 39). La comète dont il parle a été vue pendant longtemps (*ἐπι*

1. R. Garnett, dans le *Journal of Philology*, XVI, p. 217.

2. J. B. Postgate, *The comet of Calpurnius Siculus*, dans *The Classical Review*, XVI, 1902, p. 39.

3. Voy. I. Ian et C. Mayhoff, *Plinius, Nat. hist.*, coll. Teubner, t. I, p. 157.

πλεῖστον ὀφθείς, 60, 35), avant la mort de Claude. Rien n'indique que Dion la considère comme ayant continué à briller encore après l'avènement de Néron.

Suétone est plus explicite. Voici ce qu'il dit de la comète de Claude (*Claud.*, 46) : *Praesagia mortis eius praecipua fuerunt : exortus crinitae stellae, quam cometen vocant, tactumque de caelo monumentum*, etc. Et voici, d'autre part, comment il parle d'une comète vue sous le règne de Néron (*Nero*, 36) : *Stella crinita, quae summis potestatibus exitium portendere vulgo putatur, per continuas noctes oriri coeperat. Anxius ea re, ut ex Balbillo astrologo didicit, solere reges talia ostenta caede aliqua illustri expiare atque a semet in capita procerum depellere, nobilissimo cuique exitium destinavit*. Et Suétone résume ici la conjuration de Pison et la répression atroce dont elle fut suivie, en l'an 65 après Jésus-Christ. Donc, loin de ne faire qu'une seule et même comète des deux phénomènes observés l'un sous Claude, l'autre sous Néron, Suétone les sépare par un intervalle de plus de dix ans.

En réalité, comme on va le voir, il n'y a pas eu moins de trois comètes au cours de ces dix années, décidément fertiles en *monstra* de toute espèce. Tacite, en effet, le mieux informé des historiens du règne de Néron, raconte que, sous le quatrième consulat de Néron, c'est-à-dire en l'an 60 après Jésus-Christ¹, une comète a paru (*Ann.* XIV, 22) : *Inter quae sidus cometes effulsit ; de quo vulgi opinio est tamquam mutationem regis portendat. Igitur, quasi iam depulso Nerone, quisnam deligeretur anquirebant*. Une précieuse note de Furneaux (seconde édition, II, p. 260, n° 9), va nous permettre de tout comprendre. Je traduis d'abord la dernière partie de cette note : « Pline, qui parle (*N. H.* 2, 25, 23, 92), d'une comète *adsiduum prope ac saevum* (c'est le passage que j'ai cité plus haut), qui aurait duré pendant tout le

1. L'auteur inconnu de l'*Octavie* parle lui aussi d'une comète qui apparut peu après la mort d'Agrippine (v. 231 sqq.). M. Hermann dans son livre *Octavie, tragédie prétexte*, Paris, « Les Belles Lettres », 1924, p. 55, identifie avec raison cette comète avec celle de l'an 60.

temps du principat de Néron, paraît avoir supposé qu'elle a continué à briller jusqu'à l'apparition de 817 (64 après J.-C.). » Et Furneaux renvoie au livre XV des Annales, où nous lisons (chap. 47) : *Fine anni (64 après J.-C.), vulgantur prodigia imminentium malorum nuntia : vis fulgurum non alias crebrior et sidus cometes, sanguine inlustri semper Neroni expiatum.* Après quoi, Tacite raconte la conjuration de Pison. C'est certainement à cette dernière comète (celle de l'an 64), que Suétone consacre les phrases citées plus haut; et comme il ne parle nulle part de celle de l'an 60, il me paraît probable qu'il a commis la même erreur que celle qui se trouve justement imputée à Pline dans la note de Furneaux : il n'a pas distingué les deux comètes qui ont paru sous Néron.

Voici maintenant la première partie de cette note : « La comète dont parle Tacite (il s'agit de celle de l'an 60), est celle qui est décrite par Sénèque (*Quaest. Nat. VII 17, 2; 21, 3; 29, 3*), comme n'étant accompagnée d'aucun malheur... et comme ayant été visible pendant six mois. » Je pense qu'il suffit de lire ces textes du septième livre des Questions Naturelles, entièrement consacré aux comètes, pour arriver à la conviction que la comète de l'an 60 est aussi celle que dépeint Calpurnius dans son Églogue I.

J'avoue même que je suis surpris qu'aucun philologue n'ait encore pensé à établir un rapport entre ce poème et le passage que voici (*Quaest. Nat. VII, 17, 2*) : *Nec est quod putemus eundem (cometen) visum esse sub Claudio quam sub Augusto vidimus : neque hunc qui Nerone Caesare apparuit, et cometis detraxit infamiam, illi similem fuisse, qui post necem divi Iulii, Veneris ludis Genetricis, circa undecimam horam diei emersit.* C'est exactement la version optimiste que développe Calpurnius et qui se divise en deux affirmations : 1^o cette comète, à la différence des autres (*numquid ut solet...*, dit Calpurnius), n'a rien de maléfique dans son aspect; 2^o elle ne ressemble pas à celle qui apparut après la mort de César.

Nous verrons comment s'explique le fait que Sénèque et Calpurnius se sont si bien rencontrés sur ce point.

Voici maintenant le passage où Sénèque distingue la comète de l'an 54 de celle de l'an 60 (chap. 21) : *Sex enim mensibus hic, quem nos Neronis principatu laetissimo vidimus, spectandum se praebuit, in diversum illi Claudiano circumactus. Ille enim a septentrione in verticem surgens, orientem petiit semper obscurior : hic ab eadem parte coepit, sed in occidentem tendens, ad meridiem flexit, et ibi se subduxit oculis.* Enfin, au chapitre 29, 3, Sénèque reprend à nouveau cette distinction.

Tant de précisions suppriment toute possibilité de malentendu : il y a bien eu trois comètes entre l'an 54 et l'an 64 après Jésus-Christ. Quelle est celle qu'a décrite Calpurnius ?

Il n'y a, me semble-t-il, aucune raison pour que nous retenions la dernière, celle de 64, dont l'apparition fut, disent Tacite et Suétone, le point de départ d'une série de cruautés dont la mort de Sénèque lui-même constitue l'épisode le plus connu.

Jusqu'ici tous les savants qui ont placé Calpurnius sous le règne de Néron ont cru qu'il décrivait, dans son *vaticinium*, la comète de l'an 54. Cette interprétation, que je crois erronée, paraît due uniquement à la curieuse coïncidence que j'ai signalée plus haut : les vers 1 à 3 décrivent la vendange, donc le début de l'automne. Claude étant mort un 13 octobre, on en a conclu que la première Églogue calpurnienne avait dû être sinon publiée, en tout cas composée¹ à ce moment précis. Le malentendu s'explique, car ces trois vers paraissent décrire un automne ensoleillé. Mais si l'on admet, comme j'espère l'avoir établi, que

1. Voy. J. B. Postgate, *art. cit.*, p. 39. M^{lle} Chiavola, *op. cit.*, p. 100, note 1, relève justement l'impossibilité d'accorder les vingt nuits dont parle Calpurnius avec d'une part la date du 13 octobre et d'autre part le moment traditionnellement assigné aux vendanges. Mais elle explique tout par une vague accusation d'anachronisme adressée à Calpurnius.

cette description ne fait point partie du poème, et si l'on commence à lire celui-ci à partir du vers 4, qui est le véritable vers initial, on se rendra compte que la scène se passe en plein été. Même par un automne particulièrement chaud, des bergers d'églogue ne prennent pas tant de précaution pour se garantir du soleil. Les indications scéniques fournies par Calpurnius sont celles de la cinquième Bucolique virgilienne : deux bergers vont se mettre à l'abri du soleil, dans une caverne au milieu d'un bois; le décor rappelle celui de la deuxième Églogue de Virgile : un paysage de canicule. Dès lors, il n'est plus question de coïncidence entre la saison où est censée se passer la scène de l'Églogue, et celle où apparut la comète de l'an 54, donc, d'après moi, l'Églogue I de Calpurnius, est motivée par la comète de l'an 60.

* * *

Cependant quel intérêt pouvait bien présenter un *vaticinium* alors que Néron régnait déjà depuis cinq ans? Car il s'agit bien d'une prophétie, et la proclamation de Faunus se donne pour telle (v. 34) : *haec populis ventura cano*.

A la différence de Virgile, Calpurnius, esprit médiocre et peu soucieux de poésie pure, procède par allusions plus que transparentes; ses allégories sont méthodiques, au point d'aboutir parfois à de pénibles platitudes¹. Son Églogue I, beau spécimen de pastorale courtoisanesque, est, naturellement, conforme au système adopté.

La proclamation du dieu Faunus correspond, dans la réalité, à un ensemble de faits bien concrets. En 60 après Jésus-Christ, Néron est consul pour la quatrième fois. L'événement qui occupe encore toutes les mémoires est la mort d'Agrippine. Or, Tacite nous a conservé un résumé

1. Voy. notamment *Buc.* IV, 154 sqq.

détaillé de ce qu'on peut appeler la version officielle de cette mort. Il s'agit de la lettre adressée au sénat par Néron, qui s'est retiré à Naples, pour échapper, dit Tacite, à ses remords. « Un assassin, disait cette lettre, affranchi d'Agrippine et l'un de ses plus intimes confidents avait été surpris avec un poignard et elle-même, cédant au cri de sa conscience, s'était infligé la peine comme elle avait ordonné le crime » (Tacite, *Ann.* XIV, 11, trad. de Burnouf). On se rappelle le stratagème auquel avait recouru Néron pour en finir avec sa mère, après l'échec de sa première tentative de meurtre. Agrippine lui ayant envoyé Agerinus « il prépare aussitôt une scène accusatrice. Pendant qu'Agerinus expose son message, il jette une épée entre les jambes de cet homme; ensuite, il le fait garrotter comme un assassin pris en flagrant délit, afin de pouvoir feindre que sa mère avait attenté aux jours du prince, et que, honteuse de voir son crime découvert, elle s'en était punie par la mort. » (*Ann.* XIV, 7.)

Par là doivent s'expliquer, d'après moi, les particularités de l'Églogue, dont il n'est guère possible de discerner la portée si on n'y reconnaît pas des allusions aux faits contemporains. Calpurnius insiste particulièrement sur une image précise : Bellone a été dépouillée de ses traits (v. 47); on ne verra plus, tandis que l'ennemi du dehors est dompté, la Discorde recourir aux armes menaçantes (v. 56), ni s'armer en silence d'un fer criminel (v. 57); la Clémence a eu raison des glaives insensés (v. 59), et la paix qui va régner ne connaîtra plus les fers tirés de leurs fourreaux (v. 63). Ainsi Calpurnius n'y revient pas moins de cinq fois en vingt vers. C'est qu'en effet la fable inventée par Néron avait le défaut d'être peu vraisemblable : « Il fallait être stupide » écrit Tacite, « pour s'imaginer qu'une femme, échappée des flots, eût envoyé un homme à travers les cohortes et les flottes de l'empereur, afin que, seul avec son épée, il brisât ce rempart. » (*Ann.* XIV, 11). Il importait

d'autant plus, pour ceux qui, autour de l'empereur, rivalisaient néanmoins de bassesse (*miro tamen certamine*, Tacite, *Ann.* XIV, 12), que ces allégations fussent répétées à satiété. Calpurnius fut un de ceux qui s'en chargèrent.

Ainsi s'explique également l'étrange tableau qu'il présente :

dabit impia vincas
post tergum Bellona manus, spoliataque telis,
in sua vesanos torquebit viscera morsus,
et modo quae toto civilia distulit orbe
secum bella geret.

Les interventions de Bellone sont relativement rares chez les poètes latins; ce passage est le seul, à ma connaissance, où cette déesse figure la guerre civile. Mais cette incarnation féminine n'évoque pas seulement les dissensions intestines qui mirent aux prises les Romains, et, pour être un composé de réminiscences de la *Pharsale* et des tragédies de Sénèque, la description que fait Calpurnius de cette Bellone « tournant contre elle-même ses propres morsures et se faisant à elle-même la guerre », n'en est pas moins originale. Il est certain que les contemporains de la comète saisissaient tout l'à-propos de cette allégorie.

Ils percevaient sans doute aussi, dans la suite du *vaticinium Fauni*, les échos de cette même lettre au Sénat : « A cette accusation », continue Tacite, « il en ajoutait de plus anciennes... Déçue dans ses ambitions, elle s'en était vengée sur les sénateurs, le peuple et les soldats, en s'opposant aux largesses du prince et en amassant des dangers sur les plus illustres têtes... Il remontait jusqu'au temps de Claude, dont il fit la satire indirecte, rejetant sur sa mère tous les crimes de ce règne. » (*Ann.* XIV, 11.) On s'explique maintenant la critique des actes de Claude, et les accusations rétrospectives qui abondent dans l'Églogue. On comprend, surtout, pourquoi Calpurnius qui, ici, n'a même plus recours à l'allégorie, attribue tant d'importance aux

griefs des sénateurs contre le prédécesseur de Néron.

Mais comment se fait-il qu'il se rencontre d'une façon aussi constante avec les écrits anti-claudiens de Sénèque? C'est encore le chapitre 11 du XIV^e livre des Annales qui nous apporte l'explication : « Aussi ce n'était plus sur Néron que tombait la censure publique; sa barbarie était trop au-dessus de toute indignation : c'était sur Sénèque, auquel on reprochait d'avoir tracé, dans ce discours, un horrible aveu. » Ainsi, Sénèque était le véritable auteur de cette apologie, et Calpurnius devait certainement le savoir¹. Sénèque, à qui on peut reprocher d'avoir, au milieu de tous ces drames, manqué fâcheusement de clairvoyance mais non, certes, d'esprit de suite, semble avoir trouvé dans ces conjonctures un prétexte à de nouvelles dissertations sur la Clémence. Tacite rapporte en effet, toute une série de mesures d'amnistie et de pardon prises, peu après, par Néron *quo gravaret invidiam matris eaque demota lenitatem suam testificaretur.* (Ann. XIV, 12.) Rome connaît alors quelques mois de tranquillité relative. Lors des jeux quinquennaux que Néron établit en 60, il se voit attribuer le prix de l'éloquence, bien qu'il paraisse n'avoir prononcé aucun discours à cette occasion. Tout se fait à la grecque pendant ces *Neroniana* ; les participants portent même des costumes grecs. Sans doute, le prétexte de la récompense attribuée à Néron était-il le discours prononcé en grec, longtemps auparavant, par le jeune César, *pro Rhodis atque Iliensibus graece verba fecit* (Suétone, Nero, 7; cfr Tacite, Ann. XII, 58). Tous les philologues expliquent par ce fait le vers 45 de l'Églogue calpurnienne, qui, de toute façon, reste obscur : *maternis causam qui vicit Iulis*. D'après moi, le verbe *vicit* rappellerait que Néron vient d'être proclamé vainqueur : *eloquentiae primas nemo tulit, sed victorem esse Caesarem pronuntiatum* (Tacite, Ann. XIV, 21).

1. Quintilien, *Instit. Or.*, 8, 5, 18, cite encore une phrase de ce message, en l'attribuant formellement à Sénèque.

Là-dessus arrive la comète. On a vu plus haut les espoirs que, d'après Tacite, elle fait naître chez les adversaires de Néron : « l'empire va changer de maître ». Néron s'inquiète et exile Rubellius Plautus, que l'on regardait comme son successeur probable. Il procède à cet exil avec une modération surprenante (Tacite, *Ann.* XIV, 22). Cependant, il importe de faire taire tout de suite les méchantes langues qui parlent d'un nouvel empereur. C'est alors que Calpurnius publie son *vaticinium* : l'âge d'or renaît; plus de violences ni de perfidies; le Sénat, en particulier, n'a rien à craindre, les lois vont être restaurées : en effet, peu après, Néron devait relever la dignité des sénateurs en matière judiciaire (Tacite, *Ann.* XIV, 28). Qu'on ne craigne rien de la comète : la Clémence règne plus que jamais.

Ici, il faut rappeler un passage, malheureusement imprécis, de Dion Cassius, que Furneaux (édit. des Annales, II, p. 379), rapporte, avec raison selon moi, à la comète de l'an 60, et aux autres *praesagia* inquiétants de cette année. (LXI, 18, 2.) Effrayé par ces signes, Néron aurait procédé à des massacres de notables si Sénèque ne lui avait fait observer que, « quel que fût le nombre de ses victimes, il ne parviendrait pas à tuer son successeur ». Cette formule brutale n'est guère dans la manière de l'auteur du *De Clementia*. Ce qu'il faut retenir de ce texte, c'est que Sénèque est encore une fois celui qui parle de clémence et d'apaisement. Avec un empressement qu'explique sans doute l'ardent désir qu'il éprouve de sortir enfin de son *invida paupertas* (*Buc.* IV, 156), Calpurnius répète la consigne officielle : la comète de l'an 60 devient ainsi, pour un temps, non un signe de malheur mais un présage de paix, *cometis detraxit infamiam*, comme l'écrira Sénèque lorsqu'il en reparlera à la fin de ses *Quaestiones Naturales*.

Cependant, il fallait trouver une formule nouvelle pour empêcher le jeune César de s'arrêter trop longtemps

à de certains rapprochements entre cette comète inopportune et celle qui avait marqué la triste fin de son prédécesseur. Il fallait surtout le guérir de cette hantise du successeur possible, qui pouvait être, lui aussi, un meurtrier... C'est alors que quelqu'un, qui ne doit pas avoir été Calpurnius, eut l'idée hardie d'affirmer sérieusement que non seulement Néron n'allait pas perdre son trône, mais qu'encore il ne mourrait jamais.

Tout au début du règne, Sénèque avait fait formuler un pareil souhait, nous l'avons vu, par Apollon, mais c'était dans la très fantaisiste Apokolokyntose. Calpurnius avait repris ce vœu et l'avait étiré en deux couplets de panégyrique amébee : S'adressant au César, il lui demandait de ne jamais se laisser séduire par les honneurs de l'apothéose, et de rester éternellement sur la terre (IV, 145) :

hos, precor, aeternus populos rege ! sit tibi caeli
vilis amor coeptamque, pater, ne desere pacem !

Le moment était venu de renchérir encore sur ces hyperboles, et de présenter comme un fait certain ce qui n'avait été formulé jusqu'ici que comme un souhait ou une prière. Du coup, on répondait par un argument sans réplique aux bruits fâcheux que faisait courir l'apparition de la comète. « Le dieu », dit Calpurnius, « va si bien affermir sa domination sur l'Empire, que non seulement on n'entendra nul fracas indiquant que l'univers à changé de maître, mais qu'encore Rome, en retour de ses bienfaits, ne le considérera comme un dieu pénate, c'est-à-dire comme un Empereur défunt, que lorsqu'elle aura vu des couchants qui seront des aurores. » C'est-à-dire : « jamais ».

C'est ainsi, d'après moi, qu'il faut comprendre les deux vers laborieux par lesquels Calpurnius termine son *naticinium*¹. Une certaine gaucherie était, somme toute, excu-

1. nec prius ex meritis defunctos Roma penates
censeat, occasus nisi cum respexerit ortus.

Je considère *defunctos penates* comme complément attributif ; le complément direct

sable en une matière aussi périlleuse : il n'était pas simple de faire allusion au trépas de Néron, en de pareilles conjonctures, pas même pour nier qu'il dût jamais se produire. Calpurnius s'en tire en recourant au procédé classique de l'*adynaton*. Coïncidence curieuse, et sans doute significative : l'*adynaton* « avant que telle chose se produise on verra le couchant au levant » se rencontre trois fois dans le théâtre de Sénèque.

Quoi qu'il en soit, la première Églogue calpurnienne devient, si je ne me suis pas fourvoyé dans l'interprétation nouvelle que je viens d'en proposer, le premier en date des témoignages relatifs à la croyance — extravagante à nos yeux de modernes, mais attestée par de nombreux faits¹ — en l'immortalité terrestre de Néron. Encore sous Trajan, au témoignage de Dion Chrysostôme, la plupart des gens croyaient que Néron était toujours en vie². Une réalisation que Sénèque lui-même n'avait sans doute pas prévue était ainsi conférée par les événements aux « prophéties » intéressées de l'obscur Calpurnius Siculus.

Les nombreux points de contact relevés entre le bucolique et le philosophe ont fait croire à beaucoup de philologues et d'historiens de la littérature latine que Calpurnius était un familier, un protégé de Sénèque, et qu'il l'avait mis en scène sous le nom de Mélibée dans sa quatrième Bucolique. Mais on ne voit guère Sénèque dans le rôle de ce Mélibée, à qui Corydon, qui n'est autre que Calpurnius lui-même, adresse l'humble prière que voici (v. 158) :

de *censeat* pouvait difficilement être exprimé, *penates* n'ayant pas de singulier. Dans le dernier vers, *Roma* est sujet de *respexerit* et je prends *occasus* pour un complément attributif. Toutes les traductions proposées font violence au texte, sans cependant arriver à en tirer un sens plausible.

2. Sans parler d'Othon (voy. Plutarque, *Othon*, 3), qui se fit appeler Néron, il y eut, après la mort du « monstre » trois faux Nérons, qui essayèrent de tirer profit de cette croyance invétérée. Voy. Tacite, *Hist.* II, 8; Suétone, *Néron*, 57.

3. Voy. E. RENAN, *L'Antéchrist*, p. 317 sq. A. Bouché-Leclercq, *L'intolérance religieuse et la politique* (Flammarion, 1917, p. 119).

fer, Meliboeae, deo mea carmina : nam tibi fas est
sacra Palatini penetralia visere Phoebi.

Tibi fas est visere palatia serait trop peu dire pour le précepteur de Néron, qui ne quittait guère le palais impérial¹.

En revanche, ce ne serait peut-être pas une conjecture trop aventureuse que de reconnaître Sénèque dans un autre des personnages dont parle Calpurnius dans cette Églogue à clef. C'est un certain Iollas, qu'il ne se hasarde pas (*maior e longinquo...*) à mettre en scène parmi les interlocuteurs d'une Pastorale, mais dont il rapporte avec componction les propos. Corydon dit à Mélibée (v. 59) :

experiar calamos, here quos mihi doctus Iollas
donavit dixitque : « truces haec fistula tauros
conciliat nostroque sonat dulcissima Fauno.
Tityrus hanc habuit, cecinit qui primus in istis
montibus Hyblaea modulabile carmen avena. »

Donc Calpurnius a reçu d'un « savant » personnage, l'avis suivant, qu'il a de son mieux transposé dans le mode pastoral : « Le genre bucolique s'accommode à merveille au goût du jour ; mieux que tout autre, il se prête à d'agréables variations sur l'apaisement, la conciliation, la clémence.. Et puis, rappelez-vous comme il a bien réussi à Virgile ! »

A vrai dire « Iollas » se faisait une idée assez personnelle des effets de la poésie bucolique, car jamais, on ne voit les bergers de Théocrite ou de Virgile s'aviser de jouer du chalumeau pour apaiser des taureaux furieux. « Corydon » n'en a pas moins trouvé le conseil excellent, car il a consacré deux Bucoliques entières à célébrer le triomphe de la Clémence sur la Discorde, la Violence et les autres mauvais sentiments.

Il est certain que Calpurnius a pu rencontrer pas mal de

1. P. Faider, *Etudes sur Sénèque*, p. 209.

personnages plus ou moins influents et savants qui pouvaient lui tenir le discours qu'il prête à Iollas. Mais aucun n'était plus qualifié pour occuper cet emploi d'animateur, et, si l'on peut dire, de metteur en scène, que Sénèque, élevé dans le regret nostalgique de cet « âge d'or » qu'il avait connu, enfant, sous le règne d'Auguste, et dont il prétendait, rhéteur, poète et dramaturge, régler la nouvelle ordonnance à la faveur du règne nouveau.



